

un breuvage qui leur ferait perdre la raison.

Les voyageurs continuèrent leur route le 14; passèrent devant d'anciens villages des Mandans que les Sioux ont forcés d'aller demeurer à soixante milles plus loin. Ils rencontrèrent aussi des villages de Ricaras. Le 27 octobre ils s'arrêtèrent dans un village de Mandans, où l'approche de l'hiver leur fit prendre la résolution de passer la mauvaise saison. Ils eurent d'abord plusieurs conférences avec les chefs de cette nation, ainsi qu'avec les Minnetaris, leurs voisins, et les Ava-Cavas, et parvinrent à rétablir la paix entre ces différentes hordes et les Ricaras. Ils trouvèrent dans ce village des Anglais, agens de la compagnie du Nord-ouest; ils étaient venus d'un fort situé sur la rivière des Assiniboïls éloignée de 150 milles de cet endroit.

Les Américains se construisirent sur le bord du Missouri des baraques qui étaient disposées sur deux rangs, et formaient un angle à une de leurs extrémités. Les magasins furent placés au centre, et le tout fut entouré d'une palissade. Ce poste fut nommé le fort Mandane; il était situé par $47^{\circ} 21'$ de latitude nord. Dès la mi-novembre, le temps devint très-froid, il gela depuis plusieurs jours; le Missouri commença à charrier. L'on n'avait d'autre moyen de subsistance que le gibier que l'on tuait et le maïs que vendaient les Mandans. Pour s'as-

surer cette ressource, l'industrie d'un des hommes du détachement fut très-utile. Il forgea différens ustensiles, et notamment des haches que les Indiens recherchaient avec empressement, et qu'on leur donnait en échange des provisions dont on avait besoin.

Dans le mois de décembre on vit arriver un agent de la compagnie de la baie d'Hudson qui venait trafiquer avec les Minnetaris. L'on avait eu précédemment à se plaindre des agens de l'autre compagnie; ils s'étaient efforcés de faire concevoir aux Mandans des soupçons sur leurs hôtes; mais la bonne conduite de ceux-ci parvint à dissiper ces méfiances, et Lewis invita ces coureurs de pays à ne se mêler que de leur commerce et à se bien garder de distribuer des pavillons et des médailles aux Indiens.

Depuis le commencement de ce mois le temps était très-froid; le 17 le thermomètre descendit à 26° R. Malgré cette température rigoureuse, les Mandans jouaient, en plein air, à un jeu qui avait quelque ressemblance avec le billard et que probablement ils ont appris des Canadiens.

On célébra le 1^{er} janvier 1805 par des décharges de mousqueterie. Le temps était sombre et doux. Lewis permit à seize de ses gens d'aller avec la musique au village des Mandans. Ils amusèrent beaucoup les sauvages par leur danse; ceux-ci

furent surtout ravis des pas d'un Français qui dansait sur la tête, et offrirent aux danseurs des robes de bison et une grande quantité de maïs.

Combien les Européens qui ont vanté la candeur de ces Indiens étaient dans l'erreur. Le 16 janvier une nombreuse députation de Minnétaris vint rendre visite aux Américains; ils commencèrent par accuser les Mandans de fausseté, et leur dirent qu'ils étaient des méchans et devaient se cacher. « En effet, ils avait dit aux Minnétaris, observe Lewis, que nous les tuerions s'ils venaient au fort; cependant ils y avaient passé une nuit, et n'avaient, ajoutaient-ils, éprouvé que de bons traitemens des blancs qui avaient fumé avec eux et dansé pour les divertir. » Un des chefs leur confia son intention d'aller au printemps faire la guerre aux Chochonis. On lui adressa des représentations sur ce projet, et on lui fit entendre qu'il valait bien mieux vivre en paix avec ses voisins; ces remontrances le touchèrent, et il promit de se conformer à ces sages avis. On réussit également à faire renoncer d'autres chefs à leurs projets hostiles. Pourquoi les blancs qui portent leurs pas chez les Indiens, n'ont-ils pas toujours tenu une conduite conforme à celle de Lewis et de Clarke.

Au commencement de février le temps s'adoucit un peu. La chasse devint plus abondante; par malheur le gibier était maigre, les loups en dé-

voraient une partie, et il fallait l'aller chercher fort loin avec des traîneaux; ces excursions étaient sujettes à beaucoup d'inconvéniens. Une fois un parti de Sioux enleva deux chevaux des Américains; Lewis se mit inutilement à leur poursuite avec un fort détachement, il ne put atteindre les voleurs.

Dans les premiers jours d'avril les Américains commencèrent à enlever du fort, leurs marchandises, leurs munitions et leur bagage. On chargea les pirogues; le 7 Lewis et Clarke, accompagnés de trente de leurs gens, quittèrent le fort; ils avaient aussi avec eux deux interprètes dont un était suivi de sa femme indienne-chochoni et de son petit enfant qu'elle allaitait. Tout ce monde s'embarqua dans six petits canots que l'on avait construits pendant l'hiver et deux grandes pirogues. Le grand bateau monté par six soldats, deux Français et un pilote, prit une route opposée et descendit le Missouri pour retourner aux États-Unis, afin de remettre au président les dépêches des chefs de l'expédition et les collections qu'ils avaient faites.

Les Mandans chez lesquels on avait passé l'hiver, habitaient autrefois neuf villages situés plus bas le long du Missouri. La petite vérole et les guerres avec les autres Indiens les avaient réduits en 1805 à deux villages. Le nombre des hommes faits était de trois cent cinquante. Leur religion consiste dans la croyance à un grand esprit, qui

sans doute est de la classe des bons génies, car ils lui attribuent l'art de guérir, et ils confondent l'idée de grand esprit avec celle de grand remède, nom qu'ils appliquent aussi à tout ce qu'ils ne comprennent pas. Chaque Mandan se choisit un objet de dévotion qu'il appelle son remède; c'est un être invisible, ou plus communément un animal qui devient dès-lors son intercesseur auprès du grand esprit. Ils ont le plus profond respect pour ce remède, et lui sacrifient ce qu'ils ont de plus précieux. « Il n'y a pas long-temps, dit un jour un Mandan à Lewis, je possédais dix-sept chevaux; je les ai tous offerts à mon remède, et maintenant je suis pauvre. » Effectivement il avait mené dans la plaine ses chevaux qui composaient toute sa fortune, et les avait lâchés en les abandonnant au soin de son remède, et renonçant à eux pour toujours, était revenu chez lui à pied.

Lorsque les Mandans virent travailler le forgeron, ils furent ravis d'admiration de l'action des soufflets, ils pensèrent que c'était un très-grand remède. Ces Indiens, comme tous ceux de ces contrées, aiment les danses; elles sont toutes très-obscènes. Leurs mœurs sont extrêmement corrompues.

Ils cultivent le maïs, les fèves et quelques autres végétaux qu'ils gardent pour manger en été. Leur

principale nourriture est la chair du bison. Ils sont souvent exposés à n'en avoir pas assez pour leur subsistance, parce que la crainte d'une attaque des Sioux les empêche d'aller à la chasse en petits détachemens. Lorsqu'ils y vont en troupe nombreuse, ils tuent une grande quantité de ces animaux; mais en même temps, ils en laissent beaucoup perdre par négligence, de sorte qu'ils souffrent fréquemment de la faim. Un chef avoua un jour à Lewis que depuis plusieurs jours il n'avait pas mangé de viande.

En passant le 9 devant des mornes hauts de 150 pieds, on observa que leurs flancs offraient un mélange d'argile jaune et de sable, avec plusieurs couches horizontales de bois fossile et carbonisé, qui ressemblait à de la houille; elles avaient un pied à cinq pieds d'épaisseur, et étaient disséminées à différentes élévations; quelques-unes se trouvaient à 80 pieds au-dessus de la rivière. Les hauteurs baignées par le Missouri, dans cet endroit, sont déchirées; elles ont l'air d'avoir autrefois subi l'action du feu, car on voit dans plusieurs parties de ces collines, de grandes quantités de pierres-ponces et de lave, ou plutôt de terre qui paraît avoir été délayée dans l'eau bouillante, et ensuite s'être durcie à l'air; elles sont emportées dans les ravines par la pluie et la neige fondue. Le lendemain Lewis ayant gravi sur les

coteaux des deux rives du Missouri, n'aperçut qu'une plaine qui s'étendait à perte de vue; il n'y croissait ni arbre, ni arbrisseau; sinon dans les endroits où l'escarpement des collines les a préservés des ravages du feu. Douze milles plus loin, l'on atteignit la partie inférieure d'un morne, qui en quelques endroits, est en feu, et vomit de la fumée, accompagnée d'une forte odeur de soufre; l'aspect du lieu ressemblait à celui que l'on avait vu précédemment.

Plus loin on traversa un canton boisé. On campa le 11 au milieu d'un bosquet de peupliers; depuis une certaine distance, on observait la surface des flancs des hauteurs, et même des rives du Missouri, couverte d'une substance blanche qui avait le goût de sel ordinaire mêlé au sel de glauber; plusieurs ruisseaux en étaient si fortement imprégnés, que leur eau en avait contracté un goût désagréable et une vertu purgative. On reconnut aussi des sources bitumineuses.

On se trouva le 13 devant l'embouchure du petit Missouri qui vient des Monts-Rocailleux. Le grand Missouri, avant de recevoir à droite cet affluent, s'élargit beaucoup, tandis que vis-à-vis le confluent, il n'a pas plus de 600 pieds de largeur, et si peu de profondeur, qu'on peut le passer en canot en se touant; un mille plus haut, il a près d'un mille d'une rive à l'autre. Le 15 Clarke s'é-

tant éloigné à neuf milles dans le nord pour chasser, arriva sur un plateau, qui de même que les autres terrains unis, était absolument nu. Il observa que les ruisseaux qui en sortaient coulaient au nord. Probablement ils versent leurs eaux dans le Mouse-River qui se jette dans l'Assiniboïl, dont le cours suivant le rapport des Indiens, se rapproche beaucoup du Missouri, dans cet endroit, les ruisseaux étaient, comme tous ceux des environs, fortement imprégnés de sel.

La rivière de la Pierre-Jaune, ainsi nommée par les Français, est la plus considérable de celles que reçoit le Missouri; elle sort de même que le Missouri et la Plate, des Monts-Rocailleux; leurs sources sont peu éloignées les unes des autres; on peut la remonter en canot presque jusqu'à sa naissance. Son embouchure à la droite du Missouri est à 629 lieues du confluent de celui-ci avec le Mississipi; elle a 429 toises de largeur à son embouchure, le Missouri en a 263 au même endroit, et 95 sont occupées par un banc de sable.

Pendant plusieurs jours on aperçut un grand nombre de bisons morts sur les bords du Missouri; quelques-uns étaient en partie dévorés par les loups. On supposa qu'ils étaient tombés à travers la glace en hiver, ou qu'ils s'étaient noyés en traversant la rivière, ou bien que la force leur ayant manqué après avoir passé, ils n'avaient pu ni

gravir sur les mornes ni retourner sur leurs pas, et étaient morts de faim.

Le courant n'était pas très-rapide, la rivière décrivait de fréquens détours. Des deux côtés des troupeaux nombreux d'élans et de bisons couvraient le rivage, et ne se dérangeaient pas beaucoup à la vue des voyageurs. Les bois ne sont pas très-communs dans cette contrée, ce que l'on peut attribuer, en partie, aux dévastations des castors qui coupent avec leurs dents des saules et des peupliers de près de trois pieds de diamètre. Le 29 Lewis étant à terre avec un des chasseurs, rencontra deux ours blancs. Les Indiens avaient parlé aux voyageurs de la force et de la férocité de cet animal, ils ne l'attaquent qu'au nombre de six à huit, et alors même ils sont souvent obligés de battre en retraite avec perte d'un homme ou plus; n'ayant d'autres armes que des arcs et des flèches, et les mauvais fusils que les marchands blancs leur vendent; ils sont obligés de s'approcher beaucoup de l'ours, et comme ces animaux ne peuvent être blessés mortellement qu'à la tête et au cœur, les Indiens périssent souvent s'ils manquent leur coup. L'ours blanc attaque plutôt l'homme qu'il ne le fuit, et telle est la terreur qu'il a inspirée aux sauvages que lorsqu'ils partent pour le chasser, ils se barbouillent et pratiquent les mêmes cérémonies superstitieuses que

pour la guerre contre un peuple voisin. Lewis et son compagnon blessèrent chacun leur ours; un de ces animaux s'échappa; l'autre revint sur Lewis, et le poursuivit à une distance de 40 toises; toutefois ses blessures l'empêchant de courir bien vite, Lewis eut le temps de recharger son fusil; l'ours ne tomba qu'à la troisième décharge.

Depuis que l'on avait quitté le camp, l'on voyageait à l'ouest; en avançant, le pays devenait plus élevé et plus âpre, les collines s'approchaient jusqu'au bord de la rivière; les apparences de houille étaient plus nombreuses.

Le temps était froid; le 2 mai il tomba de la neige depuis la pointe du jour jusqu'à dix heures; elle couvrait la terre à un pouce d'épaisseur, formant un contraste frappant avec la végétation déjà assez avancée. L'eau gelait dans les marmites.

Le 11 on aperçut le premier pin que l'on eût vu sur les rives du Missouri; elles n'offraient plus de terrain brûlé ni de pierres-ponces; de temps en temps on y distinguait encore des incrustations salines. La rivière chariait une grande quantité de bois flotté. Malgré la fraîcheur des matinées, les cousins étaient extrêmement importuns. On observait quelquefois des arbres dont le feuillage avait souffert de la gelée.

Le 26 Lewis ayant gravi sur le sommet de la plus haute des montagnes qui s'élevaient à la droite

du Missouri, aperçut pour la première fois, les cimes neigeuses des Monts-Rocailleux, objet de nos espérances, dit-il, et récompense de notre ambition. A la fin du jour, on eut à franchir un rapide le plus difficile de tous ceux que l'on avait rencontrés jusqu'alors. Tandis qu'on le passait à l'aide de perches pour touer les canots et de cordes pour les haler, un élan femelle traversa le Missouri à la nage avec son faon; les vagues étaient très-hautes. Ce lieu reçut le nom de rapide de l'Élan.

Le pays où l'on entrait était triste; on revit des terrains brûlés, des pierres-ponces; les arbres étaient clair-semés. Tantôt les collines s'avancèrent jusqu'au bord de la rivière, tantôt elles en étaient très-éloignées, et le pays intermédiaire très-fertile était couvert de beaux arbres.

Depuis que l'on remontait le Missouri, les gros animaux que l'on rencontrait le plus fréquemment étaient l'élan, le bison et les antilopes; l'on en tuait en quantité suffisante pour fournir à l'approvisionnement de la troupe. En entrant dans la région montagnaise, on vit pour la première fois des bighorns, espèce de mouton de montagne nommé grosse-corne et cul-blanc par les chasseurs français, et ahsata par les Mandans; sa chair est excellente; il se promène en grandes troupes dans ces déserts où les sauvages lui font la chasse. Audessous d'un précipice haut de 120 pieds, on

aperçut au moins cent carcasses de bisons, et sans doute la rivière en avait déjà emporté plusieurs. Ce sont les Indiens qui tirent parti de ces précipices pour détruire en un moment de nombreux troupeaux de ces animaux. On choisit un des jeunes gens les plus lestes; il se couvre d'une peau de bison, et va se placer entre un troupeau et le précipice. A un signal donné, ses compagnons se montrent derrière le troupeau, qui se dirige du côté où il croit reconnaître un bison. Celui-ci court vers la rivière, et arrivé au bord du précipice, se cache dans une crevasse. Les bisons poursuivis par les chasseurs, s'avancent toujours et se précipitent successivement dans l'abîme. Les Indiens viennent ensuite prendre autant de viande qu'il leur en faut, et laissent le reste aux loups. L'entassement de ces cadavres empeste l'air autour de ces précipices.

On passa le 31 devant une longue rangée de rochers escarpés, quelques-uns s'élevaient jusqu'à 200 pieds, et avaient jusqu'à 12 pieds d'épaisseur et plus. Ils étaient de grès et si tendres, qu'ils cédaient facilement à l'action de l'eau. On eût dit que c'étaient des murs construits par la main des hommes. Ils offraient toutes sortes de formes fantastiques. Les couches horizontales dont ils sont formés, sont coupées par des tranches verticales en parallépipèdes réguliers, qui sont comme au-

tant de pierres dont la bâtisse est composée ; celles-ci sont de dimensions différentes , mais d'une épaisseur uniforme , et placées aussi régulièrement par assises , que le seraient des briques posées par la main des hommes ; elles sont proportionnées à l'épaisseur du mur où elles se trouvent , étant plus grosses dans les plus forts. Les murs les plus minces n'ont qu'une rangée de ces pierres en profondeur , les plus épais en ont deux ou un plus grand nombre. Ces murs traversent le Missouri en plusieurs endroits , s'élevant du bord de l'eau bien au-dessus des mornes de grès dans lesquels ils semblent pénétrer ; quelquefois ils sont parallèles à son cours.

La plaine s'étant élargie de nouveau , on se trouva le 2 juin vis-à-vis l'embouchure d'une rivière qui paraissait presque aussi large que le Missouri. « Il s'agissait de savoir , dit Lewis , laquelle des deux était celle que les Minnétaris appellent Ahmatizé , et qui , suivant leur récit , conduit très-près de la Columbia. De la manière dont on déciderait la question , dépendait le sort de l'expédition ; car si après avoir remonté jusqu'aux Monts-Rocailleux ou être parvenu au-delà de la chaîne , on trouvait que la rivière que l'on avait suivie ne s'approchait pas de la Columbia , on serait obligé de rebrousser chemin ; alors non-seulement on perdrait la saison favorable pour voyager , et dont deux mois s'étaient déjà écoulés ; mais probablement aussi les hommes

se décourageraient au point de renoncer à l'entreprise , et on ne pourrait plus compter sur leur obéissance. En conséquence nous prîmes le parti d'envoyer par chaque rivière une pirogue avec trois hommes pour reconnaître leur largeur , leur profondeur et leur vitesse. En même temps des détachemens furent expédiés par terre pour examiner le pays. »

Les rapports que les officiers reçurent ne décidèrent rien. On prit hauteur , et l'observation donna $47^{\circ} 24'$ de latitude nord. Le 4 Lewis examina la branche septentrionale , et Clarke , la branche méridionale ; cette opération les laissa dans la même incertitude ; toutefois les deux chefs , guidés par des considérations géographiques , penchaient pour la branche méridionale ; leurs compagnons au contraire inclinaient pour l'autre. Afin de ne rien omettre de ce qui pouvait empêcher de commettre une erreur , il fut décidé qu'un des officiers remontrait la branche méridionale par terre jusqu'à ce qu'il rencontrât le saut qui devait faire reconnaître le véritable Missouri , ou qu'il arrivât aux montagnes. En même temps , pour alléger les canots , on déposa dans des caches toutes les choses dont on pouvait se passer , et on y laissa une des embarcations.

Lewis accompagné de quatre hommes partit pour suivre la branche méridionale. Ayant tra-

versé plusieurs chaînes de hauteurs, ses oreilles furent frappées le 13 du bruit d'une chute d'eau; en même temps il vit une colonne de vapeur qui guida ses pas. Sept milles plus loin, il y parvint après une marche pénible à travers des rochers; les collines avaient 200 pieds de hauteur.

Le Missouri a 150 toises de largeur à l'endroit où, resserré de chaque côté par des rochers perpendiculaires, il se précipite d'une hauteur de 80 pieds, et continue à couler sur un plan très-incliné et hérissé d'inégalités rocailleuses, qui s'étend à plus de 200 pieds. Le lendemain Lewis continuant à remonter le long du Missouri pour examiner les rapides, rencontra une seconde chute dont la hauteur perpendiculaire était de 20 pieds, enfin une troisième de 50 pieds. Un demi mille plus loin il en admira une autre où la rivière, dont le lit avait un quart de mille de largeur, coulait avec une rapidité extrême sur un plan incliné de 14 pieds, et tombait de 6 pieds de haut. Cette réunion de cascades, le fracas des eaux qui se précipitaient de toutes parts à travers les rochers, la limpidité du Missouri, les flots d'écume qu'il roulait en mugissant, produisaient un spectacle dont la sublimité ne peut se décrire. Enfin sur une longueur de 18 milles, cette rivière offre une suite non interrompue de rapides, de sauts et de cataractes dont la réunion est un

sujet d'étonnement; dans cet espace la différence de niveau est de 365 de pieds.

Le rapport de Lewis ayant fait connaître que la rive droite du Missouri présentait plus de facilité pour le portage des canots, on s'occupa de cette opération qui fut longue et pénible. On y employa près d'un mois, car il fallut construire des charriots pour faire franchir à ces embarcations l'espace de 18 milles par terre à travers les rochers, et de plus on bâtit deux nouveaux canots dans ce canton où le bois convenable n'était pas très-commun.

Le canton où l'on passa ce temps est très-pittoresque; les inconvéniens auxquels on y fut exposé, empêchèrent d'en goûter les charmes. Tantôt le temps était d'une chaleur étouffante, tantôt il pleuvait à torrens. Un jour Clarke, étant en route avec York son domestique, Chabonneau et sa femme, et leur petit enfant, aperçut un nuage noir qui venait de l'ouest; voulant se mettre avec ses compagnons à l'abri de l'orage dont il était menacé, il ne trouva qu'une saillie de rocher dans un ravin à un quart de mille au-dessus du saut. Ils y furent à couvert de la pluie, bientôt un torrent de grêle et de pluie remplit le ravin d'une telle masse d'eau, qu'ils n'eurent que le temps de gagner le bord, encore eurent-ils de l'eau jusqu'à la ceinture; plusieurs objets furent perdus.